

Lettre ouverte
du Collège des psychologues du Groupe Hospitalier du Havre
10 juillet 2018

Le Collège des psychologues du Groupe Hospitalier du Havre tient à manifester son plein soutien au mouvement de grève des soignants « perchés » de l'Hôpital Pierre Janet.

Comment en effet ne pas finir perché quand on est soumis chaque jour dans sa pratique professionnelle à des injonctions paradoxales telles qu'il faille assurer l'accueil psychique et physique de patients vulnérables, en grande souffrance, sans moyen humain ni matériel suffisant pour faire autre chose que de la surveillance ?

Comment ne pas finir perché quand on doit puiser dans ses ultimes ressources personnelles pour maintenir une relation d'humanité avec ceux qui sont les plus fragiles et les plus facilement exclus, et qui dans les murs mêmes de leur dernier lieu d'asile possible, à savoir l'hôpital psychiatrique, se retrouvent entassés et souvent livrés à eux-mêmes faute de personnel pour s'occuper d'eux ?

Comment ne pas finir perché quand les valeurs de son engagement dans une mission de service public entrent constamment en contradiction avec l'actuelle gestion comptable et rentable du soin ? Quid de la pratique psychiatrique humaniste, de la protection des plus démunis, de la solidarité quand on vous répond dans le langage de l'évaluation, de la tarification, du chiffre ?

Comment ne pas finir perché devant le délitement général des conditions de travail à l'hôpital : plus de temps pour la pensée, plus de temps pour la parole, un morcellement des tâches et des responsabilités qui altère, voire détruit toute dynamique collective ?

Accueillir, écouter, traiter la folie est un enjeu de civilisation qui nécessite du temps, des personnes, de la réflexion : à l'heure où l'hôpital est géré comme une usine automobile, les patients traités comme des objets, les soignants comme des instruments, que se passe-t-il quand la machine s'enraye ? En tant que psychologues hospitaliers nous faisons ce constat alarmant : les soignants et les patients sont de moins en moins considérés comme des êtres subjectifs. Telle est la logique même de la maltraitance : réduire l'être humain à un objet. Voilà ce que nos institutions semblent promouvoir. Si c'est encore un homme, le fou qui déambule sans but dans des locaux miséreux, en quête d'un moment d'échange qui tarde à venir, parce que tout simplement la parole devient un luxe qu'une société comme la nôtre ne peut déjà plus se permettre. Si c'est encore un homme, l'infirmier, le médecin, qui ne reconnaît plus le sens de ses actes, tant il est conduit à agir à l'inverse de ses convictions. Le manque de personnel soignant en psychiatrie c'est le silence de mort qui s'abat sur la folie, sur la fragilité psychique, sur la vie psychique elle-même, et qui risque de nous conduire tous vers un vide général, vide de sens et d'action possibles.

Les politiques de santé publique de ces dix dernières années ont fabriqué une machine infernale, où ne se repère plus aucune responsabilité collective et où chacun est conduit à s'interroger vainement sur sa responsabilité individuelle dans le déraillement à l'œuvre.

A l'heure où la loi exige des établissements de santé qu'ils présentent un Projet Psychologique d'Etablissement qui soit garant de la prise en considération de la dimension psychique du soin aussi bien pour les patients que pour les soignants, nous, psychologues hospitaliers tenons à manifester notre inquiétude et notre colère face au traitement réservé aussi bien aux professionnels qu'aux patients des services de psychiatrie, traitement qui est un indicateur du sort plus général qui sera réservé aux autres citoyens si l'on continue dans ce sens : la fin de la reconnaissance de la subjectivité.

La psychiatrie au Havre est en grande difficulté. Nous manquons de moyens dans les pavillons mais aussi pour les CMP, dont certains ferment brutalement en pédopsychiatrie, sans concertation et alors même qu'ils sont implantés depuis des années dans des quartiers très défavorisés. Comment assurer notre mission d'écoute et d'accueil au plus près des populations fragiles, comment assurer notre travail de liaison avec nos partenaires dans les quartiers si nous désertons tout d'un coup les lieux ?

A force d'avoir les yeux rivés sur le coût, coût du soin, coût des infrastructures, c'est sur la bête qu'on se paie, à savoir sur les patients, à la souffrance desquels on répond faute de mieux par le gardiennage et la médication silencieuse, et sur les soignants, qui en viennent à se percher pour pouvoir se redresser et rétablir un peu de cette verticalité qui s'est effondrée dans nos institutions.